

MARTOR



Title: "Attention, les rêves s'accomplissent!"

Author: Matei Spandonide

How to cite this article: Spandonide, Matei. 2003-2004. "Attention, les rêves s'accomplissent!"
Martor 8-9: 67-69.

Published by: *Editura MARTOR* (MARTOR Publishing House), *Muzeul Țăranului Român* (The Museum of the Romanian Peasant)

URL: <http://martor.muzeultaranuluiroman.ro/archive/martor-8-9-2003-2004/>

Martor (The Museum of the Romanian Peasant Anthropology Journal) is a peer-reviewed academic journal established in 1996, with a focus on cultural and visual anthropology, ethnology, museum studies and the dialogue among these disciplines. *Martor Journal* is published by the Museum of the Romanian Peasant. Interdisciplinary and international in scope, it provides a rich content at the highest academic and editorial standards for academic and non-academic readership. Any use aside from these purposes and without mentioning the source of the article(s) is prohibited and will be considered an infringement of copyright.

Martor (Revue d'Anthropologie du Musée du Paysan Roumain) est un journal académique en système *peer-review* fondé en 1996, qui se concentre sur l'anthropologie visuelle et culturelle, l'ethnologie, la muséologie et sur le dialogue entre ces disciplines. La revue *Martor* est publiée par le Musée du Paysan Roumain. Son aspiration est de généraliser l'accès vers un riche contenu au plus haut niveau du point de vue académique et éditorial pour des objectifs scientifiques, éducatifs et informationnels. Toute utilisation au-delà de ces buts et sans mentionner la source des articles est interdite et sera considérée une violation des droits de l'auteur.

Martor is indexed by EBSCO and CEEOL.

Attention, les rêves s'accomplissent!

Matei Spandonide

Suisse

Mon père, Egon, a été le premier à arriver en Suisse et à y rester, il a demandé l'asile politique et a commencé à chercher des solutions pour nous sortir, nous aussi, du pays.

D'abord il a appris qu'il existait une «filière allemande». Il a alors payé pour nous trois (maman, ma sœur Ruxi et moi-même) la somme de 20.000 francs suisses sur un compte numéroté avec la ferme garantie que nous arriverions là-bas en maximum deux ans plus tard. Cette filière s'est finalement avérée être une escroquerie et l'argent s'est envolé. Puis, il a appris l'existence d'une «filière anglaise» et d'un anglais (avocat ?) qui était si vieux qu'il est mort assez vite, alors notre cas a été résolu par sa secrétaire. La somme variait en fonction du niveau d'étude des «candidats» et pour nous c'était toujours 20.000 francs. Quelles étaient leurs procédés ? Personne ne le sut... Après qu'Egon ai payé, nous avons été amenés à nous rendre au service roumain des passeports, rue Iorga, où ils nous ont demandés si nous voulions partir. Entre temps, nous avons réussi à sortir en secret des actes de citoyen grec en utilisant la descendance de notre lignée maternelle. Nous avons dit que nous voulions «réunir la famille» et Egon a tout de suite été informé d'Angleterre que notre dossier avait été accepté. Puis, il a reçu une lettre dans laquelle on lui a communiqué les numéros des

passeports avec lesquelles nous devons quitter le pays. Mais toute cette démarche a été possible seulement quand il a renoncé à l'asile politique, devenant citoyen grec résident en Suisse. Pour prouver le fait qu'il n'était plus un réfugié, il devait rendre son passeport roumain à l'ambassade de Berne. Ce qu'il fit. Et ainsi nous devenions grecs, comme lui.

A nous, il a envoyé des copies d'actes de citoyenneté avec lesquels nous sommes allés de nouveau rue Iorga. Je ne me souviens plus de la durée de chaque étape, mais au total, à partir de son départ jusqu'à notre rencontre, quatre années se sont écoulées (années de désespoir pour Egon malgré ses réalisations professionnelles.)

En ce qui concerne la citoyenneté suisse, les choses ont évolué en bien les derniers temps : le coût et les formalités ont diminué sensiblement. La condition première était d'avoir vécu en Suisse depuis au moins douze années consécutives sans avoir quitté le pays. La demande devait se faire dans la Commune de résidence (seconde condition : y résider depuis cinq ans.) La procédure durait trois ans. Quelques mois après avoir déposé le dossier, la police t'appelait pour démarrer l'enquête. C'était une discussion amicale durant laquelle ils te demandaient qui tu étais, de quoi tu t'occupais et combien de fric tu avais en banque. Puis le dossier continuait son

chemin et, après un an ou deux, ils te convoquaient à la Mairie. Il fallait bien connaître la géographie de la Suisse, son histoire et le civisme. L'ambiance était plaisante et aimable, mais je ne sais pas si c'était comme ça pour tout le monde parce que, dans mon cas, paraît-il, je les avais épatés par mon «niveau d'intégration» prenant en compte le fait que j'étais le président du club de water-polo de Lausanne et fondateur d'une association de ses supporters ! Le dossier devait être ensuite accepté par le corps législatif de la Commune, après quoi il partait à Berne pour être accepté par la Confédération et, seulement après son retour, tu étais obligé de passer un dernier examen dans le Canton. Après avoir été accepté par le Canton, ils t'envoyaient la facture (environ 3000 francs) et, dès que tu l'avais payée, ils t'appelaient pour prêter serment et, enfin, tu étais Suisse !

Quand je suis arrivé dans ce pays d'adoption, j'ai commencé par chercher du boulot comme ingénieur en plomberie, mais ici, il n'y avait pas cette spécialité. C'était un moindre problème car les vrais inconvénients pour trouver du travail étaient plutôt la «crise» économique de 1976, moins réel que psychologique, et aussi mon manque d'expérience. Sans préjugé, j'avais cherché même en Iran et au Gabon par l'intermédiaire des ambassades, mais sans résultat. Ne réussissant pas comme ingénieur, j'ai essayé comme ouvrier, en espérant de cette manière rester quand même dans le métier.

De toutes les demandes que j'ai faites, seule-

ment deux patrons m'ont convoqué. Le premier m'aurait engagé mais, comme j'étais trop qualifié par rapport à ses besoins, il craignait que je le quitte dès que je trouve quelque chose de mieux. La rencontre avec le deuxième a été plus amusante : il s'agissait d'un poste d'aide d'ouvrier qualifié. Moi, je lui avais envoyé mon dossier

avec toutes mes expériences et il m'a convoqué. Après environ dix minutes de discussion durant lesquelles je lui expliquais tout ce que j'avais appris et tout ce que je savais, il m'a dit que pour ce boulot j'avais besoin simplement de connaître deux livres qu'il me montrait et que je devais avoir lu pour pouvoir travailler comme plombier. Il ne m'a pas engagé sans ces lectures. Comme j'étais ici depuis neuf mois sans avoir trouvé de travail, j'ai décidé de faire n'importe quoi pour ne pas m'ankyloser. Ainsi

je me suis engagé en octobre comme ouvrier agricole chez un viculteur. J'ai participé pendant deux semaines aux vendanges, le temps de porter à flan de colline près de cinquante tonnes de raisin, après quoi je suis resté pendant deux mois pour travailler la terre et pour d'autres travaux autour de la vigne. En février 1977, grâce au piston d'une amie, elle aussi roumaine, je me suis présenté à la *voirie* (en français dans le texte) ils m'ont mis immédiatement sur un camion qui ramassait les papiers dans la rue. Le lendemain, je suis parti sur un camion poubelle. Grande joie ! S'accomplissait là le rêve de mon enfance. Quand j'étais petit, je disais à tout le monde que je voulais devenir éboueur pour me



promener toute la journée sur le camion. Mais comme je ne trouvais toujours pas de travail dans ma spécialité, Egon m'a suggéré de suivre des cours de programmation. Il n'y avait pas d'école officielle alors je me suis présenté dans une école privée où j'ai payé 3500 francs (je gagnais 1700 francs par mois) et où j'ai perdu tout l'argent parce que le prof qui était un escroc ne savait rien. On a découvert après cinq mois (deux semaines avant l'examen) qu'il était vendeur d'ordinateurs et non professeur de programmation.

J'étais très apprécié de mes collègues espagnols, italiens et surtout suisses avec lesquels je faisais des beuveries comme sur les chantiers de Baia Mare¹... Je travaillais avec eux depuis déjà deux ans. Aux roumains d'ici, qui connaissaient mes occupations, je racontais comment j'allais au «bureau» et comment en sortant avec le «bureau» dans la ville j'ai trouvé un magnétophone, un aspirateur ou même des vêtements tout neufs. Ceux qui m'écoutaient par hasard et ne savaient pas ce que je faisais étaient très étonnés et très intrigués en essayant de deviner quel métier je pouvais avoir pour me déplacer ainsi avec mon «bureau» dans la ville. J'ai alimenté une foule de roumains récemment installés en Suisse avec des aspirateurs, des manteaux de fourrure, des skis. Le plus chouette était l'histoire du magnétophone portable, trouvé dans une poubelle et qui était parti comme cadeau chez un roumain de Bucarest. Ce magnétophone avait un petit défaut, la courroie était détendue et entraînait difficilement la bande ce qui rendait le son moins bon. Quatre ans après, le mec à qui je l'avais donné, qui avait décidé de rester définitivement en Suisse, m'a raconté que le magnétophone fonctionnait encore et même

très bien. La dite courroie avait été remplacée par un préservatif...

Chez les éboueurs, j'étais aussi très apprécié des chefs ; quand un jour ils ont appris qu'il y avait un poste en informatique à la Mairie et comme ils savaient que je suivais des cours, ils m'ont proposé au chef du service informatique. Je lui ai plu, il m'a engagé sur-le-champ comme opérateur (la personne qui fait le travail le moins qualifié en informatique) et, comme ça, ma vraie carrière a débutée. Trois ans plus tard, je suis passé à la programmation. J'ai changé de patron et j'ai appris *sur le tas* (en français dans le texte) : ça veut dire que j'ai appris par moi-même et par nécessité, suffisamment pour arriver chef de projet grâce à l'expérience et non pas aux diplômes. Seulement récemment, j'ai réussi à avoir mon propre département mais, au fur et à mesure que j'acquiers plus de responsabilité, je deviens plus tendu et je dois apprendre sans arrêt pour ne pas me sentir dépassé.

«Tout le monde avait du travail.

Tout le monde avait du travail, mais personne ne travaillait.

Personne ne travaillait, mais le plan se réalisait à plus de cent pour cent.

Le plan se réalisait à plus de cent pour cent, mais on ne trouvait rien dans les magasins.

On ne trouvait rien dans les magasins, mais tout le monde avait les frigos pleins.

Tout le monde avait les frigos pleins, mais tous critiquaient le régime.

Tous critiquaient le régime, mais tout le monde applaudissait.»²

Traduit par Petre Popovăț et Thomas Hott

1 Ville au nord de la Roumanie où l'auteur avait travaillé (notes des traducteurs).

2 Une blague qui circulait pendant l'époque de Ceausescu (notes des redacteur).